

Errer en Amérique

Éric Waddell

Number 97, Spring 1995

L'errance en littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

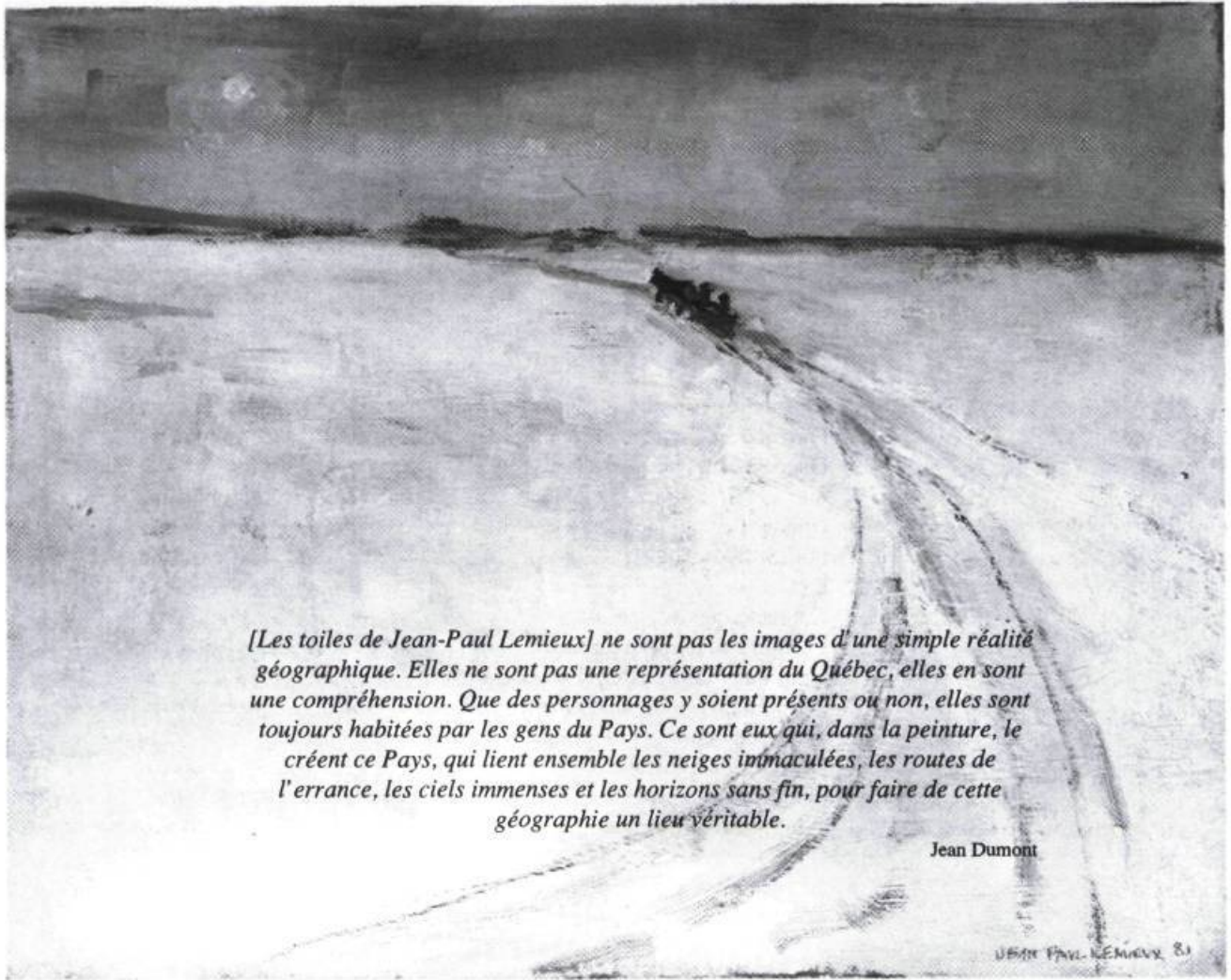
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Waddell, É. (1995). Errer en Amérique. *Québec français*, (97), 72–74.



[Les toiles de Jean-Paul Lemieux] ne sont pas les images d'une simple réalité géographique. Elles ne sont pas une représentation du Québec, elles en sont une compréhension. Que des personnages y soient présents ou non, elles sont toujours habitées par les gens du Pays. Ce sont eux qui, dans la peinture, le créent ce Pays, qui lient ensemble les neiges immaculées, les routes de l'errance, les ciels immenses et les horizons sans fin, pour faire de cette géographie un lieu véritable.

Jean Dumont

JEAN-PAUL LEMIEUX 81

Jean-Paul Lemieux, œuvre Marie-Christine © Éditions Internationales Alain Stanké

ERRER EN AMÉRIQUE

PAR ÉRIC WADDELL*

La trajectoire d'une flèche

Voyage, errance, exil : les mots traversent ma tête comme une flèche et je tremble sous le choc. La logique qui les réunit est sidérante. L'élan du guerrier qui, dans la lumière du petit matin, part à la conquête d'un royaume lointain. La flèche qui, en plein vol, se met à frétiller sous la torsion du vent et cherche à maintenir le cap. La victime, clouée au sol, sans vie, sans âme, sans espoir. Un corps qui ne respire plus. Une carcasse vide.

La flèche est l'œuvre d'une main humaine. Elle est fabriquée avec soin, décorée avec des plumes et des couleurs de la terre, investie d'une mission et dotée d'une charge magique. Le guerrier qui la lance vers la voûte céleste est un homme de rêve et de courage. Au départ de sa trajectoire, la flèche est enivrée par sa propre force et sa beauté. Elle tranche l'air pur. Le soleil la séduit. Elle fonce vers l'infini.

Au début, tous les espoirs, tous les rêves sont permis. Mais c'est en plein vol que cette mince filet de bois se voit

saisie par son destin. Il lui faut attraper sa cible, tuer un homme mettant brutalement fin, ainsi, à sa propre vie en se brisant dans le corps d'un autre.

La trajectoire de la flèche — voyage toujours unique, s'il en est un, — commande réflexion, tout comme cet autre voyage sans retour possible : l'errance.

La célébration du voyage

Notre époque est celle de la célébration du voyage. Les maisons d'édition nous proposent une véritable pluie de récits, chacun s'inscrivant dans des collections aux titres des plus évocateurs : Terre Humaine (Plon), Collection Voyageurs (Payot), Terre d'Aventure (Actes Sud)... Chaque voyageur nous propose un périple passionnant, des séjours intenses aux pays lointains, des rencontres avec l'Autre et, parfois, une tentative douloureuse de retour vers Soi.

Qui sont ces auteurs que nous affectionnons ? Des Britanniques surtout, mais aussi des Français, des Russes, des Néerlandais, des Espagnols, des Américains. Ils ont pour nom Victor Segalen, Wilfrid Thesiger, Peter Matthiessen, Théodore Monod, Cees Nooteboom, Ella Maillart, Eric Newby, V.S. Naipaul, Paul Theroux, Bruce Chatwin, Robert Louis Stevenson. Ce sont des fils et des filles des grandes puissances, des citoyens échappés des grands empires, des explorateurs solitaires : tous descendants d'une longue lignée qui remonte à Ibn Battuta et Marco Polo.

Pourquoi ces retrouvailles avec des voyageurs d'un autre temps ? Parce qu'ils sont libres ? Des vagabonds ? Des gens qui s'inspirent d'autres dieux, d'autres mœurs ? Des rêveurs ? Des gens qui se sont rendus ailleurs et qui ne sont jamais tout à fait revenus ? Des gens qui, peut être, ne se sont jamais rendus à bon port ?

Il est certain que ces conteurs respirent, pensent et vivent autrement... pendant quelques mois, quelques années, ou jusqu'à la fin de leurs jours. Ils ont tous, à leur façon, vécu un voyage sans retour possible. Pensons à ce commentaire de Wilfrid Thesiger, recueilli il y a quelques années, chez lui au Kenya, dans sa case, au milieu de sa famille africaine : « In England, I would be an old man in an empty flat — here, I have everything ». Un constat sans équivoque, n'est-ce pas ?

À une époque qui a trafiqué le voyage contre les vacances afin de se rendre à destination sans peine et dans le moins de temps possible, tout en dépensant le minimum d'argent, les mots de ces boulingueurs armés de plumes et non pas de flèches ne cessent de nous apporter nourriture dans ce monde devenu uniforme, sur une planète qui rapetisse à vue d'œil.

À la lecture de leurs récits, nous ressentons une forte dose de nostalgie. Ils ont côtoyé tous les peuples du monde, ils ont traversé des océans et des continents, ils ont été profondément émerveillés et ils ont vu le paradis avant qu'il ne soit perdu. N'est-ce pas là le voyage initiatique ?

Un Ailleurs européen

Mais cette quête de l'Ailleurs que poursuivent ces hommes purs dans une nature sauvage, sur ces îles et ces terres fortunées qui n'ont pas connu la contamination de l'Histoire, est une quête foncièrement européenne. Il n'est pas évident, ici en Amérique francophone, que nous partagions les mêmes

rêves. Nous ignorons tout des utopies lointaines, du Paradis Terrestre, de la Nouvelle Cythère et des îles désertes. Nous n'avons jamais cherché refuge sur une quelconque *Terra Australis Incognita* parce que nous habitons déjà un Monde Nouveau !

Nous sommes déjà ailleurs en Amérique ! Nous avons laissé derrière nous des civilisations millénaires, des royaumes, des forteresses et des cathédrales, des cultures et des classes sociales qui pèsent si lourdement, ne cessant de cracher de la violence et de craquer sous la douleur du temps.

Le Nouveau Monde est essentiellement le fruit d'un rêve européen et l'aboutissement d'une quête des habitants du Vieux Continent.

L'exil américain

Ici le voyage est devenu errance et l'errance s'est transformée en exil. L'*homo americanus* est un homme nu. On l'a dévalisé de sa culture. Il a été éjecté du groupe. Il est seul devant son destin.

De nombreux écrivains ont témoigné de notre sort : Georges Perec a écrit quelque part que l'Amérique « est le lieu même de l'exil, le lieu de l'absence de lieu ». Anthony Phelps, quant à lui, prévient, en parlant des *boat people* haïtiens qui dérivent vers la côte floridienne, que « sur les bateaux d'espoir ils jouent à qui perd gagne et, négriers d'eux-mêmes passant d'un esclavage à un autre, ils abordent les terres plates de l'arrogance ». Pour ce qui est de notre « frère exilé » Jack Kerouac, il affirme : « I cannot write my native language and have no native home any more, and am amazed by that horrible homelessness all French-Canadians abroad in America have ».

Une transformation profonde s'est opérée dans le passage du voyage européen à l'exil américain, une transformation subtile et quasi inconsciente qui s'explique en grande partie par la nature même des deux continents. L'Amérique et les peuples qui l'habitent se démarquent de l'Europe par une géographie profondément différente. L'Europe est non seulement toute petite, mais elle est morcelée par des montagnes et des rivières. Le destin a fait de cette extrémité d'un continent asiatique démesuré un entonnoir dans lequel une multitude de peuples se sont enfoncés. Chaque peuple a investi son bout de vallée, de montagne ou de plaine et y a érigé un pays. En Europe les langues et les cultures sont fortes. Elles réunissent et elles divisent. L'enracinement dans les lieux et la fidélité à la patrie sont de mise. Les frontières sont omniprésentes et également les monarchies, les cathédrales, les armées... L'autorité règne.

« Les clôtures n'ont pas d'espoir »

La géographie américaine est, par contre, une géographie de démesure : les Appalaches, le Fleuve, la Prairie, le Bouclier canadien... La vaste majorité des peuples qui se sont appropriés de ce continent sont venus d'ailleurs. Au lieu des millénaires, ils n'ont que le poids de quelques siècles ici et, au lieu de jeter des racines, ils se sont déplacés, de bout en bout, créant ainsi un continent sans frontières, le seul au monde peut-être. Regardez votre carte pour le constater. Quelle euphorie ! Au Nouveau Monde, « les clôtures n'ont

pas d'espoir ». Ici, il n'y a pas d'entraves au voyage : ni naturelles, ni culturelles, ni politiques. L'Amérique est sans rois, sans monuments, sans milices et, à toutes fins utiles, sans guerres. Nous n'avons pas besoin de rêver au voyage, parce que le voyage est inscrit dans notre quotidien et dans notre destin. C'est la chose la plus facile à faire. *Sacrer son camp*. Partir ailleurs.

Pourquoi cette facilité ?

En Europe, ils ont des obligations, des devoirs — à l'égard du passé et pour s'inscrire collectivement dans l'avenir. Sur ce continent-là l'individu est tout petit tandis que la collectivité est omniprésente. En Amérique, nous avons des droits, des droits individuels, à l'égard de nous-mêmes. Nous avons érigé l'individualisme en foi ultime sur ce continent et c'est le groupe qui est tout petit et sans conséquence. Nous pouvons faire ce que nous voulons, où nous voulons. Quitter la ville. Changer de province. Quitter sa famille. Fuir l'hiver. Changer de langue. Notre terre promise est juste là, au bout de la route.

Tout est possible. Mais, en même temps, nos chemins n'ont pas de bornes. Puisque l'individu est roi, il voyage sans but. Nous sommes déjà au paradis.

Notre solitude immense

En Amérique, nous errons ! Ça et là. De rue en rue. De quartier en quartier. Du centre-ville à la banlieue. De ville en ville. Du nord au sud. D'est en ouest. Mais pour quoi faire ?

Ce que nous avons célébré en Amérique est la route. Mais c'est la route qui ne mène nulle part, qui n'aboutit pas. Kerouac l'a dit à maintes reprises et il a payé le prix de sa propre vie. Il l'a dit dans ses rêves : « [...] they can ram America up their ass and all rails and iron machines with it — I'm going back to Brittany and warn my fishermen : <Dont sail for the mouth of the St. Lawrence, that's where you got fooled before - ils vous on [sic] joué un tour> ». Il l'a mis dans la bouche de ses personnages : « Slim, who was that man ? » I asked him, and he said, <Shoo, that was some kinda of ghost of the river, he's been looking for Canady in Virginia, West Pennsylvania, North New York, New York City, East Arthiritis and South Pottzawatomy for the last eighty years as far as I can figure, and on foot, too. He'll never find the Canady because he's goin the wrong way all the time> ».

Kerouac, dans sa quête, est allé au bout de l'Amérique et il n'a rien trouvé, sauf une solitude immense. Il a constaté que l'individu n'est pas libre. Il n'est jamais seul. Il est porteur d'une culture — réalité profondément humaine — et cette culture est le fruit d'une expérience collective. Elle est inscrite dans un lieu. D'où son demi-tour «géographique» (à Big Sur, en Californie) et l'autre versant de sa vie où il a cherché désespérément le lieu de sa culture. Et essayant de revenir sur ses pas — vers la Nouvelle-Angleterre, le Québec, la Bretagne — il a décrit le drame tragique de ce continent, un drame qui était déjà inscrit dans l'œuvre de l'écrivain américain qui l'a probablement le plus influencé, Thomas Wolfe, auteur entre autres du célèbre *You Can't Go Home Again !*

L'impossible retour vers la famille, vers le lieu affectif, le sentiment d'être perdu en Amérique constituent le drame

ultime de ce continent. Ici, l'individu est triomphant, mais c'est un triomphe qui s'est réalisé aux dépens du groupe et donc de sa culture. C'est une liberté en sursis à la mesure de celle du condamné à mort qui a réussi à jouer « Le reel du pendu » sur son violon désaccordé.

Le drame des « Francos » d'Amérique

S'il y a un groupe qui a cherché à la fois à profiter individuellement de ce continent et à s'inscrire en tant que collectivité dans son destin, ce sont bien les Canadiens français. Gabrielle Roy décrit le déchirement qu'un tel défi a provoqué. Elle revient constamment, dans son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*, sur le rêve brisé de ces Québécois venus s'installer dans les Prairies : « Ils me faisaient penser à des rescapés d'un long naufrage... Tant de fois on les avait fait venir au bout du monde, pour y disparaître sans bruit et presque sans laisser de trace ».

Est-ce cela l'Amérique : y disparaître sans bruit et presque sans laisser de trace ? Certes, Gabrielle Roy a connu l'exode et l'errance. Elle a vu et a vécu sa douleur, et elle a aussi choisi de voyager en sens inverse, vers le Québec, à la recherche d'une patrie : « Est-ce que je n'ai pas lu alors dans mon cœur le désir que j'avais peut-être toujours eu de m'échapper, de rompre avec la chaîne, avec mon pauvre peuple dépossédé ? »

Gabrielle Roy est issue d'une lignée qui a chevauché le continent tandis que, Gaston Miron fait partie d'une famille de racines profondes et qui n'est pas rendue plus loin que Sainte-Agathe, dans les Laurentides. Il figure parmi les premiers d'une nouvelle génération de paroliers qui cherchent à construire un espace natal, fait de plus que des expériences ponctuelles glanées ici et là, lors des grands périple continentaux des siècles précédents. L'auteur de *L'homme rapaillé* affirme qu'il faut « refouler » le pays pour assurer la survie et l'épanouissement du groupe. Selon Georges-André Vachon : « Le pays «raboteux raboté» qu'embrasse le regard de Miron est à jamais coupé du Nord-Ouest canadien, ou Pays d'En-haut, et du Nord légendaire ».

L'enracinement et le voyage

Voilà la contradiction américo-québécoise. Pour que l'Amérique ne soit pas lieu d'exil, ne soit pas « des terres plates de l'arrogance », ne soit pas un continent de sans-abri, le voyage initiatique de ses citoyens de langue française doit être un voyage qui permet un retour, un voyage qui s'enfoncé dans cette terre plutôt que de dériver à sa surface. Mais voyager ainsi, c'est voyager à contre-courant, c'est s'opposer aux forces qui animent ce continent, c'est risquer de nier cette liberté d'action que l'Europe n'a jamais connue, c'est courir le danger de fermer la porte sur tout ce qui est possible.

L'Europe propose l'enracinement comme manière de vivre et le voyage comme libération. L'Amérique exige le départ comme seule condition de vie et le voyage de retour comme le plus insensé des espoirs. L'homme a besoin des deux pour survivre et pour s'épanouir.

* Professeur de géographie à l'Université Laval.